

ENTRETIEN AVEC MAITRE HO

— *Quand est-ce que vous avez connu Onuma Nemon ?*

— Je l'ai connu lors d'une compétition au stade de la Porte Pouchet, à Paris, dans les années 70. Très bon ! Mais il n'a pour ainsi dire pas fait de compétition, sinon universitaire, amicale. On aura su apprécier assez tôt, voir ses qualités inventives.

— *Du reste, le karaté à cette époque-là était essentiellement universitaire ?*

— Oui, c'était un moment de grande utopie. Je crois même que certains venaient pour apprendre le cri qui tue ou acquérir les méthodes infailibles de Nat Pinkerton. On fréquentait les dojos comme les bibliothèques. C'était en tout cas une époque de recherche, d'expérimentation dans les arts martiaux tout à fait extraordinaire. Il y avait beaucoup d'échanges d'école à école. Oui, oui, on essayait beaucoup de choses qui paraîtraient peu orthodoxes aujourd'hui !

— *De quelle école était-il ?*

— Je crois savoir quelques petites choses sur sa biographie, et en particulier qu'il a abordé le karaté avec le shotokan comme à peu près tout le monde à ce moment-là, au tout début de sa découverte en France, avec Me Kase, rue de la Montagne Ste Genevière, en 65 ou 66. Nous n'étions pas dans le courant international, alors ! Puis vers 67, 68 peut-être, avec le Burdigala Club de la police à Bordeaux, ensuite avec Me Murakami et le shukokaï.

De là il a rencontré à Paris au Club Corvisart Truong et Dang, deux élèves de Me Nambu, créateur tout récent du sankukaï. Et c'est une école qui lui correspondait parfaitement physiquement : standard-stance, les esquives tai-sabaki, tenshin jodan-uke, tenshin gedan-barai, tout en cercles, ce qui compte, très beau !

Ensuite il n'a pas suivi le Nambudo, trop éloigné du contact pour lui, que j'aimais pour d'autres raisons. Mais peu importe.

Entretemps il a travaillé avec Tokitsu, Kamahora, Tsukada... J'insiste encore, mais ce sont ceux qui cherchaient dans des directions nouvelles en France.

— *Et Me Onuma ?*

— Bien sûr ! Du côté de la grande tradition, cette fois. Mais je tiens à préciser qu'il a peu abordé le kyudo tout de même. Il y est revenu plus tard dans un dojo en Ardèche. Mais sans s'y attacher. C'est surtout le kendo qui l'a intéressé, à cause du shiaï extrême. Mais à ce moment je l'ai perdu de vue. Je sais qu'il a travaillé avec quelqu'un de très dangereux, puis qu'il a été l'assistant d'un maître français, mais je n'ai pas retenu son nom.

— *Est-ce que vous pourriez nous parler de sa pratique quotidienne.*

— Cela prenait l'allure d'une "sauvegarde" ou même d'une drogue, mais pire que ça, d'une panique, paradoxalement, un instinct de survie. Il ne pouvait rester deux jours sans s'entraîner, sinon ça le rendait vraiment malade. Il avait une terreur des réunions officielles, des repas de groupe ; certains ont cru un moment qu'il ne mangeait jamais ! S'il avait une réunion le matin et qu'il n'avait pas pu s'entraîner

auparavant, il prenait des chemins de traverse sur le trajet, et faisait une heure de katas respiratoires (genre “sanchin”) avant de pouvoir revenir comme d’un voyage, retrouver d’autres personnes. Un jour il failli être arrêté par les gendarmes parce qu’un exploitant de volailles l’avait aperçu de loin gesticuler sans raison près de ses clôtures ! Je l’ai vu dans une ville du centre de la France où je me trouvais par hasard en même temps que lui fuir le repas prévu avec quantité de personnalités pour aller faire du sac incognito dans une salle du coin. Il emportait toujours une tenue avec lui et un classeur noir de notations sur lequel il travaillait tout le temps. À force de “fausser compagnie” à tout le monde il a fini par être considéré comme un être excentrique, a-social, jamais là où on l’attendait. Dang disait de lui en riant : “C’est un loup névrosé au milieu des petits cochons !”

Des étudiants avaient fait un périple avec lui dans le Nord de la France, à l’occasion de repérages pour un film qu’il a tourné plus tard, et ils m’ont raconté qu’il se levait très tôt, au petit jour, dans des villes comme Dunkerque, pour aller courir au bord de la mer. Ses amis belges se souviennent aussi que la première chose qu’il cherchait dans une ville c’était la perspective d’un espace vert, ou éventuellement une salle, un gymnase, un dojo. Il était toujours en quête “d’un lieu de coupure”, comme il disait.

Souvent il a fait faux-bond à des rendez-vous en observant les gens qui l’attendaient, et puis il est allé plutôt s’entraîner sans même les saluer.

Cette “suée quotidienne”, vous savez, c’était comme cet autre impératif du travail de la voix, comme une possession : il avait en permanence un petit magnétophone avec lui... Je fais ce rapprochement mais c’est sûrement une erreur, car c’était de l’ordre de la confiance. Donc, vous voyez, la sueur et la voix sont proches : il faut les éliminer !

— *On peut penser pourtant que l’écrit est plutôt de l’ordre de la séparation et la voix de l’ordre de la réunion.*

— Peut-être. Une heure et demie, c’est le temps minimum qu’il a toujours accordé à l’entraînement.

— *Il y a beaucoup de bandes-son inédites ? Et de quelle teneur ?*

— Je ne sais pas au juste. Il faudrait peut-être en faire quelque chose, les prendre en compte. Il n’était pas question pour lui de les utiliser de façon brute ; plutôt musicalement. J’ai vu un carton d’enregistrements sur d’anciennes bandes radiophoniques ; plus d’une vingtaine d’heures. Mais à un moment donné elles se sont perdues avec l’humidité ; il en a sauvé in extremis quelques-unes en les faisant recopier sur des cassettes DAT, c’est tout ce que je sais.

— *Et le film sur le Nord ?*

— Le montage que j’ai vu faisait 84 minutes.

— *Il avait également réalisé des chronophotographies de katas.*

— Oui, avec des flashes stroboscopiques puis avec un nikon à moteur, et avec le photographe Christian Roger. Il en a fait paraître quelques-unes dans DAO. Je l’avais aidé à décomposer une quarantaine de katas supérieurs, pour démêler plusieurs variantes, plusieurs “colorations” différentes pas négligeables. L’intérêt ce sont les “katas improvisés” qu’il a créés pour chaque saison, dont il a livré des extraits dans les bulletins de liaison Sabaki et qu’il a intégrés dans OR. Les katas “Chiong-Li” et “Osiris” avaient été filmés assez naïvement par Robert Cahen lors d’un avant-projet de film vidéo à “Isla de Os” dans le cadre des éditions Tristram, qui sont dans le Gers.

Lui-même a utilisé la vidéo à peu près à la même époque pour l’enregistrement de ces katas, en amateur. Il avait aussi fait toute une installation d’atelier dans un dortoir de collégiens ; mais il n’aimait pas beaucoup ce matériau : pour lui la plupart des vidéos d’artistes ressemblaient “à un aquarium mal nettoyé où les poissons font défaut.”

Il a découvert par hasard que Mochizuki avait également inventé des katas, et quand il s’est rendu à Alger (en 86, je crois), il a travaillé certains de ces katas avec un disciple de Mochizuki qui professait là-bas.

— *Pour ce qui est de la vidéo, il l’a utilisée dans le meilleur sens : pornographique.*

— Si l’on peut dire “pornographie animale”, je ne sais pas. C’était une vidéo tournée au ras du sol par

approches successives, qui racontait la vie d'un chien, plutôt scatologique. La couleur était crue, et... mais c'était volontairement un gag. Il avait sous-titré ça "L'origine de la sculpture" ; ça jouait beaucoup sur la répétition. J'ai vu les rushes qui semblaient très longs ! Et très insistants !

Mais la seule fois où il a tourné de façon professionnelle, c'est avec Didier Morin, que je ne connais pas, mais qui a fait d'autres travaux sur les Arts Martiaux, à propos de Yves Klein, je crois.

— *Vous êtes un des fondateurs de la Cellule Sabaki. Et vous lui avez servi de modèle ?*

— Oh ! De modèle, pas vraiment. Et il est trop tôt pour le dire. je ne crois pas qu'on puisse "enfermer" ses personnages comme ça. Au début nous avons mis en place une cellule de recherche à l'initiative de Jean Schatz de l'École Européenne d'Acupuncture dont il était alors le président, de moi-même et d'un ami d'Onuma Nemon qui avait un dojo important près de Toulouse.

Les premiers séminaires de travail ont eu lieu au Château du Mas d'Auvignon dans le Gers et nous avons commencé par réaliser une carte des correspondances entre les principaux points d'atemi et les points d'acupuncture.

Puis Tenshin Nakahara et Yukio Narita entre autres ont su coordonner tout cela efficacement et élargir la recherche.

— *Pourtant il y a bien un "Maître O" !*

— Je ne savais pas que ça avait un rapport avec moi à cause de son orthographe. Oui, il s'est un peu inspiré sans doute des motifs de l'enseignement (un peu forcené, à vrai dire !) que je donnais dans le Gers. Mais c'était seulement pour répondre à sa sensation. Je ne prétends pas être un Maître. Je suis plus proche de l'Oncle Ho !

Mais comme source d'inspiration c'est surtout le personnage de Saïd qui est proche d'un karatéka qu'on a bien connu dans la mesure où c'est quelqu'un qui a vécu toute son enfance et sa jeunesse au milieu des troupeaux dans les montagnes de la Haute-Kabylie, des endroits de grand caractère, sauvages, et qui s'est retrouvé du jour au lendemain sur les chaînes de Boulogne-Billancourt. C'était un curieux personnage où l'on sentait des choses tristes, plein de contradictions, un "cloisonniste" : à la fois militant communiste engagé (même enragé, parfois !) mais qui cachait sa femme dans la salle de bains dès que quelqu'un venait chez lui ! Une fois Françoise Labat est arrivée à l'improviste et il a crié vers la salle de bains : "Tu peux sortir, c'est une femme !" Oui j'ai cru trouver un grand morceau de sa vie dans plusieurs récits. C'était quelqu'un de très attachant